

BÉLANGER, André-J., *L'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. 392 p. \$13.00.

Susan Mann Trofimenkoff

Volume 29, numéro 1, juin 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303422ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303422ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trofimenkoff, S. M. (1975). Compte rendu de [BÉLANGER, André-J., *L'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. 392 p. \$13.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 29(1), 101–103. <https://doi.org/10.7202/303422ar>

BÉLANGER, André-J., *L'Apolitisme des idéologies québécoises. Le grand tournant de 1934-1936*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. 392 p. \$13.

A n'en pas douter il s'agit d'une thèse ! Fruit d'une rencontre (fortuite, je le soupçonne) entre l'histoire et la science politique, ce volume nous fournit une démonstration longue et minutieuse de l'apolitisme des idéologies québécoises. A la fin, le lecteur, épuisé, n'a qu'à se soumettre et reconnaître qu'il ne reste plus de doute: les nationalistes des années 1934 à 1936 mijotaient dans un apolitisme incurable. Mais, pour arriver à cette conclusion, le lecteur avisé fera bien de se munir d'un dictionnaire du "jargon" de sociologie et "politicologie" car, sans cet instrument, il trouvera une bonne partie du volume (et surtout l'introduction) totalement incompréhensible.

Comme il se doit dans toute thèse, l'auteur a des hypothèses, des définitions et une méthode bien précises. Il veut saisir le lien entre une idéologie et la politique; il se trouve donc forcé de définir chacun de ces deux termes. Selon lui, une idéologie se révèle par la définition qu'elle propose: 1°. du groupe (canadien-français) et 2°. de ses adversaires. L'idéologie se caractérise aussi par l'importance qu'elle accorde aux institutions politiques dont la fonction, d'après Bélanger, sera de régler le conflit nécessaire entre les deux éléments précédents. En choisissant d'étudier seulement les publications, individuelles ou collectives, n'ayant aucun rapport direct avec la politique libérale ou conservatrice (*Le Devoir*, *La Relève*, Lionel Groulx, *L'Action Nationale*, les Jeune-Canada, l'Ecole Sociale Populaire, *Vivre* et *La Nation*), M. Bélanger aboutit, presque automatiquement, à y trouver de l'apolitisme. Et en limitant sa recherche surtout dans le cas du *Devoir*, qui constitue la partie la plus longue de la thèse, à ses blocs-notes et éditoriaux, il risque peut-être de fausser un peu la portée de ce journal. Si on faisait, par exemple,

une analyse complète du contenu du *Devoir* au cours de ces deux années 1934-36, on trouverait, je le soupçonne, un journal hautement politique.

Non pas, évidemment, selon les conceptions de M. Bélanger. Aux yeux de celui-ci, la politique représente ce à quoi nous nous sommes habitués au Canada depuis les années 1940 et au Québec depuis les années 1960. C'est-à-dire un gouvernement actif, prenant en main une bonne partie de la direction d'une société et de son économie. Presque personne au Canada, dans les années trente, n'osait formuler une telle conception: ceux qui le faisaient, que ce soit la CCF par principe ou Bennett en désespoir de cause, se trouvaient couverts de ridicule. Et le ridicule est une chose que les nationalistes ont soigneusement évitée. La politique se manifeste aussi selon M. Bélanger, dans les luttes électorales qui auraient, de 1934 à 1936, marqué un grand changement dans l'évolution du Québec. Mais l'auteur ne nous explique pas pourquoi il considère ces années 34 à 36 comme un "grand tournant", ni en quoi consistait le changement. Le spectre de Duplessis hante-t-il encore les jeunes à tel point qu'ils considèrent son avènement comme si extraordinaire ?

Pour expliquer le manque d'intérêt démontré par "ses" nationalistes aux programmes, aux idées et aux analyses politiques, M. Bélanger a recours à la thèse de Hartz sur les *fragments* constitués par les sociétés nouvelles. Sans se demander si la thèse, très peu fondée sur l'examen des sources, peut s'appliquer au Canada français, ou même s'il est honnête envers Hartz en n'appliquant cette thèse qu'à un petit groupe d'idéologues particuliers plutôt qu'à toute la société canadienne-française, M. Bélanger y trouve la clé de son explication. Selon l'usage qu'en fait l'auteur, la thèse du *fragment* expliquerait le durcissement d'une idéologie, tournée sur elle-même, se croyant porte-parole d'une société véritablement française, catholique, rurale, organique, typique à la fois de l'Ancien Régime et du Moyen Age ! Une telle société serait naturellement gouvernée par une monarchie, mais, puisque les nationalistes des années 30 étaient assez réalistes pour reconnaître l'impossibilité d'une monarchie (québécoise ? canadienne ?), ils se bornaient à s'éloigner complètement de la politique. A la fin, pourtant, M. Bélanger semble hésiter devant une telle explication. Dans sa conclusion, à la manière des thèses françaises, il ajoute des éléments nouveaux nullement abordés au long du travail: classe, conquête, minorité. Le premier de ceux-ci me paraît le plus fécond et, quoique M. Bélanger se garde bien de se lancer trop loin dans cette voie, il possède des aptitudes certaines pour dénicher et classer tout ce qui pourrait lui servir d'appui à une thèse particulière.

A l'intention du lecteur qui veut ou peut suivre le cheminement de M. Bélanger, il y a quelques aspects qu'il faut retenir. D'abord, il devient très évident qu'on ne peut pas se fier aux nationalistes pour comprendre la société qui les entoure (les jeunes chercheurs l'ont reconnu et se sont détournés du nationalisme); comme tous les idéologues, ils révèlent plus sur eux-mêmes que sur toute autre chose. Ensuite M. Bélanger élimine totalement le spectre du fascisme (sauf dans le minuscule groupe de la *Nation*) qui a plané autour de ces nationalistes depuis les années trente. Et finalement, il décharge tout à fait ces derniers de la responsabilité de l'avènement de Duplessis. Si M. Bélanger avait été mieux servi par son jury de thèse, par

les presses de l'Université Laval et par les lecteurs du Conseil canadien de recherches sur les humanités, sa thèse aurait pu être transformée en livre et le lecteur en aurait tiré un plus grand nombre d'enseignements importants.

*Département d'histoire
Université d'Ottawa*

SUSAN MANN TROFIMENKOFF